

Notre cher Ami Bernard ...



Pendant une semaine ou deux, sa place réservée sur la banquette au fond du café restait libre, Bernard était absent pour cause de pérégrination avec son épouse. Un peu déçus, les copains s'interrogeaient : il revient quand ?

Max, souvent le mieux informé et toujours dans la mesure, nous renseignait. Et ajoutait : « si la voiture ne fait pas de caprices »...

Et puis, un bon matin, on le retrouvait fidèle à ses habitudes. On attendait avec délice ses impressions, ses images, ses anecdotes. Souvent, l'automobile avait eu une faiblesse providentielle, et c'est un village imprévu, une gargote haute en saveurs, une figure de garagiste sorcier que l'on pensait disparu, que le verbe de Bernard recréait après que son œil les eut saisis tels des instantanés.

Dans le groupe, il y en a avait toujours un, sans doute perverti par la modernité, qui se distinguait en voulant accélérer le récit, mais notre conteur ménageait ses effets. Si les blagues de potaches se faisaient insistantes, il remettait au lendemain ce que l'un d'entre nous n'oublierait pas de réamorcer.

Les voyages avaient souvent pour prétexte la généalogie de sa famille et celle de Claudette. On fut impressionné d'apprendre son lignage avec notre Jeanne d'Arc nationale. Le destin sacré et mystérieux de cette figure écarta chez les copains toutes réactions dubitatives. Modeste, il nous expliqua que cette filiation passait par un ancêtre bas-normand qui s'était illustré contre l'Anglais ; et qu'à l'époque, la valeur aristocratique n'avait nul besoin de particule, de titre ou de décoration...

Son regard lui permettait d'aller directement au fond des cœurs, et ses études chez les Jésuites au Mans, parmi les fils des hobereaux, lui avaient

forgé une saine philosophie. (Il n'en avait pas gardé que de bons souvenirs...) Il était libre des ors, décors et autres pompes ; il ne fallait pas s'attendre de sa part à du lustrage de chaussures ; les jeux sociaux, les tics démonstratifs de sentiments de pouvoir, les réunions mondaines, provoquaient chez lui un humour très ajusté.

Bien que Jeanne d'Arc passe pour le fruit que tout arbre généalogique rêve de porter, c'est une autre personnalité qui laissa son empreinte sur la famille Leportier : Madame Leprince. Cette aïeule, sous le second Empire, sillonnait l'Europe dans un cirque. Elle avait un numéro de dompteur de fauves et était en haut de l'affiche. Souveraine, impétueuse et libre, elle n'avait pas attendu que la langue française aménage « dompteur » en « dompteuse » pour mener avec tempérament son destin. Un accident relaté par les gazettes de l'époque, déjà à l'affût de toutes les histoires croustillantes, allait être un tournant de sa carrière. La pharmacopée de l'époque n'avait pas encore trouvé la molécule qui adoucissait les mœurs, et un des fauves, contestant l'autorité de sa maîtresse, lui croqua le bras...

Cette vie de bohémienne échappée du milieu paysan aurait pu devenir une légende familiale, son éclat être rehaussé à chaque passage de témoin ; et l'ancêtre libre et audacieuse laisser finalement rêveurs et fiers les descendants Leprince-Leportier.

Eh bien, il n'en fut rien... Bernard eut en effet toutes les peines à retracer la vie de son arrière-grand-mère. L'épisode haut en couleurs de la famille fut planqué sous les piles de draps de l'armoire normande : sujet tabou ! La famille s'installa ; c'est-à-dire, elle investit dans une existence conforme aux canons bourgeois de la république des Jules : de la rente, quelques domestiques, de bonnes manières.

Bernard, dans sa quête, réussit à retrouver les traces et à correspondre avec un arrière petit cousin Leprince, considéré dans le milieu des forains comme le Parrain. De l'intérieur de l'armoire, mis au secret, l'esprit de Madame Leprince avait donc joué les trublions et par on ne sait quel stratagème, coloré la vie de ses descendants !

Le papa de Bernard, photographe retoucheur de son métier, était passionné d'art et de cirque ; il monta un numéro de clowns avec ses deux fils, les initia à la musique, à la peinture, à l'histoire de l'art. Domaines sérieusement approfondis chez les Jésuites du Mans : c'était le meilleur moyen de combattre l'ennui du pensionnat.

Pendant son séjour parisien, à la fin des années 1950, il approcha les plus grands, bien naturellement, puisqu'il travaillait chez Jean-Pierre Leloir le photographe du jazz. Il avait été embauché un peu par hasard pour remplacer une jeune collègue qu'il croisa : Claudette. Leurs objectifs se joignirent à tout jamais.

Est-ce le berceau familial maternel, (Villedieu les Poêles, capitale de la dinanderie!) qui mit le souffle de Bernard dans un cuivre ? Toujours est-il que son saxo alto l'accompagna sa vie durant. Fin connaisseur de blues et de jazz, il plaçait tout en haut de son panthéon Charlie Parker, Lester Young, Guy Lafitte, Chet Baker, Django Reinhardt notamment. Il avait été marqué par le « style be bop » des années 50. Ses pairs passionnés de musique saluaient son *feeling* et sa science de l'arrangement. Dans les orchestres, il savait toujours allier humour, précision et exigence. Il suffisait de le voir autour de la table avec ses compères du « Sweet yellow swing », Max, Mickaël, et Philippe pour sentir leur complicité. Il ne s'arrêta pas aux standards des années 50, (pas de nostalgie, encore moins de frustration !), ses filles, très sensibles à la musique, le mettaient à la page des nouveaux mouvements musicaux...

Sa passion pour la musique n'était pas exclusive, on l'a dit. Homme aux multiples talents, Bernard écrivait de temps à autre des articles sur des expositions de peintures et dessinait sous le pseudo de Julien Groplan. Il connaissait de nombreux peintres et sculpteurs lavallois et avait beaucoup travaillé avec les responsables successifs du musée.

Il avait là encore une grande curiosité et un œil sûr. Il suffisait de l'entendre narrer certaines scènes de vernissage, véritables caricatures de la vie mondaine de préfecture... Il avait bien connu le Père Trouillard qui, certain de son talent, lui faisait prendre en photo chacun de ses tableaux. Le personnage correspondait à un Michel Simon lavallois. Son œuvre bien qu'inégale présente certaines toiles saisissantes et uniques. C'est l'une d'entre elles, « Le Yéti », que Bernard avait acquise.

Le lecteur pourra s'étonner de ne pas entendre parler de photographie ! Bien que reconnu par ses collègues et de nombreux Lavallois, il semblait réservé sur son métier. Il nous répétait souvent que le regard était fondamental. Il lui arrivait d'entrevoir une scène qu'il nous révélait *a posteriori*, mais pour conclure qu'il n'avait alors pas l'appareil photo sur lui.

Peut-être s'était-il senti trop pris par les contingences de ce métier: ah les photos de communion ! le bambin qui ne veut pas sourire ! les mariés stressés qui ne facilitaient pas le résultat... Mais les Lavallois se souviennent des portraits présentés en vitrine et souvent créés par M. et Mme Leportier.

Tu n'as certes pas sillonné l'Europe en roulotte, mais, à travers ta sensibilité, tes activités artistiques, ton ouverture aux autres et au monde, tu as voyagé avec exigence hors du temps et de l'espace pour tutoyer l'imperceptible et l'infini, tel le voyageur immobile, le prince des nomades du vieux Laval, c'est pour cela que tu nous manques.